

... ..

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous prions instamment tous les Camarades ou groupes, qui recevront le journal, de vouloir bien s'occuper de la suite du nombre prochainement d'exemplaires nécessaires pour leur localité et de nous le faire savoir au plus vite.

Comme on le verra à l'avenir anarchiste, sera un journal de combat absolument gratuit, ce qui ne coûte rien aux groupes. Mais comme nous ne pouvons vivre sans cet argent maudit, cause de toutes les calamités sociales, nous nous en tiendrons simplement à la bourse et au divolement à la cause de tous ceux qui ont au cœur la révolution vengée.

Pour us la souscription sera absolument volontaire, chacun fera suivant ses forces et ceux qui ne pourront rien donner pourront néanmoins le lire tout de même et le répandre parmi leurs amis conscients ou inconscients.

Par ce moyen les camarades qui se pourraient fonder de quelques sous compensent ceux qui ne le peuvent pas et personne ne s'en trouvera plus mal, tandis que la propagande s'en trouvera mieux.

Au lieu de, presque seuls, faire d'énormes sacrifices pour lancer ce premier numéro nous recommandons expressément à tous de ne pas envoyer le montant des souscriptions, qu'ils auraient pu recueillir dans le plus bref délai possible, afin de ne pas mettre de retard dans l'apparition du 2^e numéro et suivants.

Les montants des souscriptions peuvent être envoyés soit en timbres poste, en billets de banque ou en effets du «Crédit Lyonnais».

Nous faisons également appel à tous nos confrères de la presse anarchiste et socialiste qui n'auraient pas reçus «El Porvenir Anarchista» pour qu'ils nous en envoient par l'envoi d'un numéro de leur journal.

Et nous les prions d'avance de nous excuser de notre oubli ou de notre ignorance.

Nous envoyons à tous notre salut fraternel. Toujours plus avant, vive l'anarchisme, vive la révolution.

La Rédaction.

P. S. Pour des raisons majeures, nous n'avons pu donner à notre journal, le titre que nous avions annoncé «Le Bandit».

Les camarades voudront bien considérer «El Porvenir Anarchista» comme lui-même.

Il n'en sera pas moins bandit pour cela.

L. R.

Les Tueries

Depuis quelques temps il semble que tous les éléments de la nature, indignés des lâchetés humaines, se révoltent contre elles et menacent d'envahir ces humains qui n'ont plus la force de la nature.

Après les accidents isolés et de peu d'importance — comme disent les bourgeois — qui arrivent tous les jours par milliers de tous les côtés à la fois aux ouvriers des usines, des chantiers et des campagnes, ce sont les terribles inondations en bloc des mines grisouteuses, les noyades en grand par les inondations et les terribles bouillies des déraillements de chemin de fer.

Mais les ouvriers créent comme de vieilles roses, les entrailes dévorées par les terribles flammes, la ventre gonflé par l'eau sale et puante, les membres dépecés par les infernales machines, sans un cri de rage, sans une plainte, sans une larme.

Ab! qu'ils seraient raisonnables les éléments de la nature si ils ne se défilent d'un monde aussi éclairé.

Eux qui sont venus révéler aux sciences tant de choses inconnues!

Eux qui sont descendus jusqu'à nous, jusqu'à cette pauvre humanité tout exposée pour nous soulager, diminuer nos peines, grandir nos joies et nous faire aimer la vie en nous la donnant plus large et mieux vécue.

Et n'ont trouvé en nous qu'indifférence et indolence et ont vu leurs trésors inépuisables servir uniquement à quelques paresseux parasites qui les exploitent au détriment de la société.

Mais sont-ce bien eux, ces éléments que la nature met à notre disposition, qui sont les vrais coupables?

Si terrible majesté capital n'y serait-elle pas pour quelque chose?

Vous!

Dans notre grande naïveté anarchiste, et peut-être bien utopique, — n'est-ce pas bourgeois au cœur d'or? — nous nous sommes imaginés que si on laissait à l'ouvrier de la mine le soin de se construire des galeries saines, confortables pour y pouvoir travailler à l'aise; de la bien serrer pour chasser le grisou et d'y appliquer le meilleur système électrique connu et, avec cela, la liberté de ne travailler, selon leur force; Les accidents et les effrayantes tueries diminueraient à ce point que les journaux bien informés n'en pourraient plus enregistrer.

Que si on laissait aux mœurs le loisir de rétir les maisons selon leur désir avec les méthodes et le temps nécessaires pour qu'elles soient solides et qu'elles réunissent les qualités hygiéniques indispensables à la santé des habitants; que si d'autre part les habitants avaient la possibilité d'organiser leur défense contre l'envahissement des eaux en leur créant des lits assez vastes et des digues assez puissantes pour résister aux flots en furor, de manière que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde préfère de beaucoup continuer les tueries en masse et garder l'autorité de l'abandonner de bonne grâce une seule parcelle de leurs rapts; il est certain que la lutte contre voleurs et tuteurs, assassins et assassins doit prendre inévitablement ses droits.

Il y a sur la terre deux classes ennemies: l'une prétend disposer de tout, jouir de tout, occuper toute la place et dérober ou gaspiller la production de l'autre.

C'est la bourgeoisie!

L'autre qui est dépossédée de tout, qui crée tout et ne jouit de rien, mais qui par instinct de la vie s'y cramponne prétendant aussi avoir sa place et ne voulant plus servir de pâture à la bourgeoisie!

Entre les deux il n'y a point de milieu ni d'arrangement possible. Il faut la mort de l'une d'elle.

La bourgeoisie, elle, s'en paye à court-joie et nous donne l'exemple.

Et nous?

Puissions nous les moyens lui sont bons pour se débarrasser de nous; à nous tour nous pouvons les employer tous.

me que le grisou; les eaux cesseraient de noyer le monde et d'effondrer les maisons de paille ou les malheureux sont obligés de se réfugier.

Que si pour les chemins de fer il n'y avait pas ce commerce odieux, cette soif ignoble de l'or qui fait manipuler à tout d'intrigues des matières nuisibles aux consommateurs pauvres, qui se croient dans toutes les directions et font précipiter les machines les unes à la suite des autres; que si les employés des compagnies se pouvaient faire aider et relever à volonté, lorsqu'ils ont besoin de repos, par leurs compagnons sans travail et sans pain, qui ne demandaient pas mieux de se rendre utiles, au lieu de trimmer des douze interminables heures la ventre à moitié satisfait et les yeux sans lueur.

Les machines n'éprouveraient, très probablement plus le besoin de se recoucher ou de quitter les rails, et d'écrouler par dessus les wagons pour réduire en bouillie informe les gens qui sont dedans.

Voilà ce que nous pensons nous autres les incendiaires, les voleurs, les assassins, les utopistes sanguinaires que les gens d'ordre et du gouvernement pourchassent comme des fauves.

Nous avons le mauvais esprit de nous indigner contre ces assassins capitalistes, nous voulons détruire la cause qui les crée; nous sommes des assassins!

C'est que pour détruire la cause il faut détruire l'or, incendier les titres de propriétés, démolir tous les gouvernements qui us sont la sauvegarde, égarer du talon le mouchard qui nous épie, passer sur le corps de la justice et de tout ce qui représente une autorité quelconque et briser sans pitié tous les obstacles qui barrent la route de la liberté; — à moins, cependant, que ces Messieurs ne rendent gorge devant ce qu'ils ont volé: terre, mines, maisons, palais, usines, outillage et production de toute sorte.

Mais comme ce joli monde

L'Idolatria.

Vi è successo mai di assistere alla venuta d'un gran sovrano in una città dove non lo si era mai visto per le immagini?

Una folla di balbei si accalca alla stazione parecchie ore avanti l'arrivo annunciato. Dappertutto gente ansiosa che va, viene, corre di qua e di là, si domanda reciprocamente: «E' arrivato?—Quando arriverà? Ogni rumore di locomotiva, ogni fischio di vaporiera passa di bocca in bocca, attraversa in ogni senso la città: «E' lui!—Non è lui!—Verrà!—Non verrà!».

Finalmente il treno reale arriva, un *Omformidabile* esce di tutti... gli intestini, le musiche intonano la marcia reale, il cannone saluta, ovunque nelle più recondite vie folla che accorre, balbei che affollati annunciano l'arrivo e finalmente la serie interminabile dei tiranni dei servi e degli idoli.

Chi si fosse trovato ieri sera domenica 8 Novembre 1891 alla sede della federazione collettivista anarchica avrebbe assistito per filo e per segno ad un simile spettacolo; con questa differenza che la folla invece di dirsi monarchica si diceva anarchica ed al posto d'un re c'era un papa.

I balbei alla stazione ferroviaria, i messaggieri che portavano le notizie di alla associazione, le domande, le esclamazioni, la folla accorrendo, i balbettii, gli applausi... Nulla mancava, neppure la musica. Un piano del 1811 sosteneva la *Marciatura* e più che questo, le orpelli. Una sola cosa dimenticarono le marionette: il fischio; e cento ad un colpo di cannone a scintille; forse perché trattandosi d'un papa vi viene col santissimo crocifisso in mano, il cannone sarebbe stato un controsenso, e specialmente per anarchici pacifici, seri, onesti, organizzati ecc ecc.

Sbalordito da tutto quell'apparato e da quel movimento insensibile domandai ad un idolatra:

—Che c'è? Forse sono incominciati i trattamenti di carnevale? Preparate una mascherata?

—Comelli... Non sapete?... che... stasera?!!!! (commovente profonda) Errore!!!! (stentato) Mina... no, Malatesta!!!! (consolanti ripetute).

Io e dirvi il vero mezzo istantaneamente comincio a guardarmi le mani per sapere se tenevo qualche cosa con cui avessi potuto ferirlo senza accorgermene. Assicurazioni della mia innocenza, aspettando che il mio eroe si fosse riavuto e quando gli tornato in se, dopo averlo calmato...

—no e trattamento di opera... dopo previsto in previsione di simili accidenti... ripigliate:

—Che viene a far qui?

—Comelli!!!!

—Alto, per carità! Non cominciare daccapo, perché caramelle non ne ho più.

—Vengo per pigliar parte al *meeting* *néximo* dell'anniversario de *los mártires* de una nuova religione.

—I martiri d'una nuova religione?... Quali, quelli dell'Armata da salate?

—Comelli!!!!

—Per carità!...

—I Martiri di Chicago (*piangendo*).

—E la nuova religione?

—Comelli!!!!

Per carità, le caramelle son finite!

—L'Anarchia (*ragliando*).

—!!

—Per commemorare i grandi ci vogliono i grandi.

—Ma, dimmi un poco, Mina... no, Malatesta parla bene in spagnolo? Non avete altri buoni oratori qui?

—Mina... testa è sempre mina... testa, anche nel centro dell'Africa, e vi vedrai tutta Barcellona accorrere a vederlo.

—Come si accorre a vedere una bestia rara, nevrro?

—No, il genio dell'Anarchia.

—Nespoli!

...

A parte la burla, vi garantisco l'autenticità di questi dialoghi e di questi fatti. A tanto siamo arrivati. L'anarchia è una nuova religione (un cannone del collettivismo anarchico lo proclamò in un pubblico *meeting*), ed i comunisti anarchici sono degli spettacolosi circo equestre dove il maggiore o minor concorso dipende dal salimbacchio e dal corno di grido che vi si presentano. O, meglio ancora, una cerimonia religiosa, in cui la presenza del sommo pontefice o d'un alto porporato attira le ciurme dei bigotti e delle begghine.

Povera anarchia! I papi, i cardinali ed i prelati ce l'hai; i preti, i frati ed i sagrestani pare; i credenti, le settimane assenti, le pasque, i natali, le messe semplici e cantate, i quaresimali non ti mancano; quando cominceranno a fabbricare le chiese ed i conventi sarai una vera nuova religione e potrai raggiungere le altre. Ed è così che si vuole rinnovare di cima a fonditura, redimere l'umanità, educare le plebi, abbattere poli e privilegi!

Io credo che se l'idolatria in qualsiasi individuo è ignobile e degradante, agli anarchici rappresenti il colmo dell'idolismo e dell'abbiezione. Voi volete distruggere i pregiudizi ed i tanto il perpetrate. Quale spettacolo più confortante di quello che offrono alcuni anarchici che pendono dalla labbra di qualche compagno più o meno noto e che della parola di conti ne fanno un dogma e della sua persona un'immagine sacra?

Alcune volte rendono ridicolo anche il martirio. Ho visto in certi circoli ritratti degli anarchici di Chicago accomodati sopra una specie di altare coi allori, lampade ed accessori. Se per caso Malatesta, o Merlino, od altro pontefice viene arrestato od espulso, apriti cielo! Prostate sopra protette, comizi, sottoscrizioni e che so io. Quando Merlino fu espulso da Bruxelles, da un gruppo ricevetti una protesta, per pubblicarla nella *Croce di Savoia*, il cui stile era quello d'un cospiratore, d'ignobile. Sembrava si trattasse dell'esecuzione capitale d'un gran signore e della protesta dei suoi salariati.

Nell'incidente che avvenne con quel polcinella di Pietro Gori restammo addirittura nauseati. Per aver pubblicato una corrispondenza sul suo conto dove si accusava di atti polizieschi *realmente commessi*, ci vedemmo arrivare lettere di tutti gli anarchici cretini d'Italia riboccanti di *diva cose* e di *parca malinconia*. Allorché pubblicai un articolo contro il congresso di Capoguglio mi arrivarono 27 lire lettere e cartoline di scomunica, piene d'insulti ed di minacce. Uno mi prometteva persino delle coltellate!!

Autentico!

Ciò che più mi colpiva si era il vedermi autorizzato a quel congresso di Capoguglio d'eravamo nulla da fare e che non sapevo nemmeno dove si trovasse Capoguglio, almeno a giudicare dagli errori di grammatica (2 per ogni parola).

Ecco come intendono costoro l'anarchia, questa sublime espressione della più completa autonomia della personalità umana e del rispetto incondizionato alla libertà altrui. Perché seguitate a chiamarli ancora anarchici mentre vi avete comizi colle fogge borghesi anche le persone sacre ed inviolabili; e non una cosa e monarchici, ma parecchie?

Quanti poteri martiri non gemono oscuri, ignorati nelle galere borghesi? Quanti proletari senza toga né mitra vengono espulsi, imprigionati, perseguitati per la causa?

Chi li nomina? chi li ricorda? chi li aiuta? chi protesta per loro? Nessuno. Scrivete quel che volete contro comizi seguiti da *riunioni* collettive, associazioni anche; state sicuri che nessuna lettera di scomunica vi arriverà, giacché non si tratta di pontefici e di avvocati mazzettieri. Nello stesso tempo in cui si mettono sotto tiro tutta la retorica anarchico-socialista per l'arresto di Malatesta a Lugano, eccovi chi succede a Ginevra. Il compagno Arturo Filigutti lavorando a disfare impalcature in legno la colpiva da una trave lungo tutto il corpo ferendolo alla testa, alle spalle, al braccio ed al piede. Condotti quindi agonizzante all'ospedale, dopo qualche giorno ricevette il decreto d'espulsione come disertore anarchico, ed in uso abituato da far pietà anche ai carabinieri, fu cacciato alla frontiera, senza panni e senza un soldo dell'indennità dovutagli secondo la legge sugli infortunati del lavoro. Era questa una bella occasione per far della propaganda, nevrro? Ebbene cedereste che glistesi anarchici di Ginevra si accorgessero dell'accaduto? Neppure per idola. Fur tuttavia mi arrivava all'orecchio l'eco dei clauori e delle sotto scriszioni *pro Mina*... testa. Da quel giorno l'odio contro tutto ciò che suppone di papismo e d'idolatria in me ha assunto le proporzioni del faustiano (come dice qualche idolatra).

Se vogliamo davvero la rivoluzione, e la rivoluzione per l'anarchia, bisogna assolutamente distruggere ogni idolatria, abbattere tutti i papi, sfarzare i sagrestani, abituarsi ad agire e pensare da noi, render liberi noi stessi prima d'avere la pretesione di voler liberare gli altri. Dal momento che uno comincia ad avere un po' di autorità fa d'opio attaccarlo, poiché se l'idolo dal punto di vista delle idee anarchiche è un insulto alla ragione umana, dal punto di vista della tattica è un pericolo permanente di tradimenti e di delazioni. Chi creò Costa, i Piamontini, gli Akabade Moueta, i Brouse e tutti i più rinomati larabutti, se non l'idolatria? Togliete all'individuo i mezzi l'innalzarsi e vi resterà erede, capace di qualunque sacrificio; avvelenato coi miasmi dell'educazione, dell'idea di superiorità, dell'orgoglio ed avete il traditore ed il rinnegato. Quanto prima vedremo il galliccio inerte Pietro Gori ed il reverendo pudore gesuita (gesuita da ingannare e più furbi anche da vicino) Saverio Merlino portarsi candidati. Che direste se vi lasciassi sapere che quest'ultimo proprio Saverio Merlino—nelle ultime elezioni politiche scriveva da Malta a Malatesta consigliandolo a prender parte alle elezioni, tanto da provocare un'esplosione di sdegno del comitato? Lo sfido chiuo che a smentirmi in quanto per dire come in tutti gli altri fatti accennati precedentemente!

Povera anarchia! povera causa dell'umanità! Staresti fresca se tutte le tue speranze fossero riposte in questo cagno!

L'Arte, la Scienza e...

LA FAME

Non è molto che quella schiuma di scattellanti e di *corrispondenti* al nome di Francesco Crispi esclamava: l'alimento!

«Vedete la differenza enorme tra il regime borghese e quello della libertà (sic)? Prima ignoranza, miseria, barbarie; oggi scuole, università, ferrovie, strade, industrie, insomma tutto il ben di dio».

Così ragionano press'a poco tutti i borghesi quando vogliono far rilevare i benefici del loro brigantaggio. Noi però scommettiamo che tutti i lavoratori nel ventre questi i polmoni—che cominciano solo gli studenti—si trovano la pancia ed esclusione. Tutte le cose, ma il ventre l'abbiamo sempre vuoto.

E forse un disinganno cosa, tirare infatti uno sguardo sulla miseria. A che cosa servono poi le "scuole", le "università", le "industrie" come quelli del Genio e del Giustizialista? A che cosa servono, per quest'eterno martire di tutto le umane dominazioni che il capitale, i tori ch'istano dalle viscere della terra, le industrie, i commerci? A nulla se non a sudare tutta la vita per un tozzo di pane, a morire affascinato o schiacciato, a ritornare avviliti ed umiliati, a dare un altro giro di forniture, febbrile, d'una in questa, d'una in quella del Giustizialista che si guadagna l'arrenda non trova neppure un letto all'ospedale e chi per un accidente diviene incapace di continuare nel lavoro è costretto a mendicare.

E le scuole? La stessa cosa.

La il lavoratore non entra che per metterlo su e poi per farlo da scrivano e povero i suoi. E qui non intendo parlare di quell'istruzione meccanica che si richiede nelle mani delle prime classi elementari la quale nessuna influenza può esercitare sullo spirito, se non quella di aspergere il nome del candidato per andare a accogliere il padrone. L'istruzione vera, quella che eleva il pensiero e politica i sentimenti, che fa conoscere i fenomeni della natura e della società, che dà all'individuo la coscienza dell'esistere, e quindi la coscienza della sua dignità non si dà al lavoratore, la sua educazione non si dà al di là del biglietto elettorale.

Or fa un anno il principe di tutti i farabutti in terra, Napoleone III—Colà, facendo l'apologia della *reproba*... cosa Svezia—in questo *marciato* di *libertà*, febbrile, dava in quest' *esclamazione* peroratoria: «Vedete in repubblica tutti sono liberi ed i portuali svizzeri leggono la *Lettera dei due Mondes*». Ci scommetto che quella bestia mazzettista non è stato nemmeno in letizia, giacché se vi fosse stato avrebbe potuto constatare che cosa sono le culture del proletariato, constatare il saper fare la propria firma lasciandolo del resto più ignorante di prima. Il maggiore o minor numero d'alfabeti altra conseguenza non ha, la come allora che quella d'accrescere o diminuire il numero degli elettori.

Le sublimi soddisfazioni procurate all'uomo dallo studio della scienza, le divine estasi dell'arte non sono che *propaganda*. Delle estasi non sono che *propaganda*, e non sono che *propaganda* per il vero e per veder *fluttuare* e *divine* figure. Delle scuole di belle arti, dei grandi artisti, dei grandi poeti, insomma per tutto l'esistenza. La condizione dei contadini più qualche cosa di sconfortante. Voi non vi trovate di fronte ad esseri che pensano e sentono; ma a macchine automatiche la cui via di trogloditi è una spaventevole eterna monotonia di sofferenza e d'abrutimento.

Se progresso c'è dunque è tutto a beneficio della classe borghese; non è il progresso vero, umano, patrimonio di tutto il popolo. L'arte e la scienza nella società attuale sono la negazione dell'umanità, un insulto alla miseria, un mezzo di affamare ed abbattere sempre più la plebe. Il progresso della meccanica, l'arte, l'architettura, il progresso della metallurgia o della chimica invece di rivolgersi al benessere umano si rivolge ai massacri ed alla distruzione.

Questa non è civiltà, no; ma barbarie e la più infame. E ci fa ridere la borghesia quando allo spettacolo della Tullio abbattuto o della testa di *Lavastour* urla inorridita contro il popolo. *Azzurri! Vantati!* La colpa è vostra, signori borghesi, giacché nei vostri teatri lussuosi, giacché nei vostri palazzi monumentali le plebi saliti accerchiati dal denaro emmanato col loro sudore, pancia di depravazione e d'orgoglio, ricettacoli di pancia, insegne di tirannide, un insulto personale alle loro miserie ed ai loro dolori. Nei vostri artisti e scienziati, nei Lombroso e nei Carducci, non trovate che sostenitori delle vostre infamie, dei vostri poteri, cultuisti ed opprime i deboli. Allorché la rivoluzione redenne viene a rialzare gli oppressi, la fiamma che s'innalza vorruosa dal palazzo e dalla chiesa, la lanterna che altera i Lombroso ed i poeti salariati non è vandalismo, ma giustizia, la più alta e sublime espressione del furor d'un schiavo che sorge terribile come la fulera a spezzare le sue catene.

(Continua)

Abolizione della Proprietà.

(Pisbe)

C'era una volta un re, e una regina dalla cui bocca ogni parola che usciva era una cosa dolce. Un giorno non so per quale, la regina dovette andare quasi 20 ore senza mangiare; e provando gli stenti della fame, fece questo ragionamento: «Se io soffro tanto, per stare 24 ore senza mangiare, chi sa quanto devono soffrire quei che ci stanno quasi un giorno o un giorno no per tutta la vita!».

Allora iurominciò a capire perché il popolo vuole la rivoluzione, e si mise a pensare, un giorno chiamò il gabinetto segreto del presidente dei ministri e gli comandò di confidare il segreto per far sparire la miseria dalla terra. Il presidente dei ministri, che un tempo aveva provato la fame anche egli rispose: «Abolizione della proprietà».

Allora la regina, chiamato suo marito, gli tenne questo discorso: «O tu abolisci la proprietà, o io ti faccio la guerra».

Il re, grattandosi la testa, andò a riunire il consiglio dei ministri, e disse: «Onorevoli, avendo studiato seriamente la Questione Sociale, e capendo che per risolvere il grande problema, è necessaria l'abolizione della proprietà, i ministri si meravigliano tutti: alcuni credettero anche che il re fosse diventato pazzo. Ma il presidente dei ministri approvò l'idea del re, e consigliò di consultare la Camera dei deputati».

La Camera, che era composta tutta di ricchi, non meno volle pigliare in considerazione il progetto reale; ma il re, con un calcio in, la sciolse e ne fece eleggere un'altra. La nuova Camera, per timore di essere sciolta, prese in considerazione il progetto reale, e dopo molta discussione, approvò il seguente ordine del giorno:

«La Camera, considerando che si tratta di vita o di morte del popolo, dichiarando d'indulto alla soluzione del grande problema per insufficienza di criterio, DELIBERA

che la questione della proprietà si porti direttamente dinanzi al popolo, onde conoscere la sua volontà mediante una votazione generale, un plebiscito».

Al re piacque questa deliberazione.

Quando in paese si seppero ciò, figuratevi la gioia dei poveri, e la *straordinaria* gioia dei ricchi, perché i poveri non avevano più nulla in mano, e i ricchi non avevano più nulla in mano in mano.

Gli giornali stipendiati scrivevano così: «La prima volta di chi la possiede, perché fu ereditata, perché fu comprata, perché fu lavorata: nessuna autorità è il diritto di togliere la proprietà ai proprietari».

Le persone vendute andavano dicendo: «La infelicità è tanto nei poveri quanto nei ricchi, ma i ricchi sono più infelici dei poveri, perché stanno sempre in paura dei ladri».

I poveri, invece, non si affrettavano a vendere i loro beni, ma si affrettavano a comprare i beni dei ricchi, e ne facevano tutti uguali, nessuno più favorevole.

I poveri predicavano: «Basti i poveri, poiché di essi è il paradiso; chi è ricco in questa vita, avrà tutto dopo la morte».

Un giornale arrivò a dire che i poveri avevano tanto di loro come da votare contro l'abolizione della proprietà!

Ma gli affamati non volevano sentire un conno: essi aspettavano il giorno del plebiscito.

Finalmente venne il giorno sospirato. Nella città, nei borghi, nei villaggi, tutto era in movimento. Si doveva votare la seguente espressione: «L'abolizione della proprietà»... e si aggiornava al, o a maggioranza dei. Si vennero a votare, si raccolsero i risultati, e, fra 30 milioni di votanti, 22 milioni votarono sì e 8 milioni votarono no.

La vittoria del popolo era infallibile. Figuratevi la temerarietà dei ricchi!

Conoscuto così la volontà del popolo, si dovette pensare ora ad abolire la proprietà mediante la espropriazione, e si dovette anche pensare ad organizzare la nuova società.

Ci fu una discussione generale di progetti di legge e di forme di governo. Tutti che volevano diventare nuovamente padroni chiedevano la repubblica sociale; ma naturalmente, logicamente prevalse l'opinione del Comunismo-anarchico.

Però quando la regina intese che nel Comunismo-anarchico ella assieme al marito doveva lasciare il trono, e vivere in una casa privata a pulire i cantieri della stessa, cambio di opinione; e chiamò a sé il re, gli disse: «Se tu abolisci la proprietà, io ti faccio la guerra».

Allora il re, grattandosi la testa, andò a riunire il Consiglio dei ministri, e disse: «Onorevoli, il mio progetto è stato uno scherno, per vedere se i ricchi erano tanto intellighi da lasciarsi scappare dalle mani il ben di dio; io non ho nessuna intenzione di riconoscere il plebiscito del popolo, perché i plebisciti sono stati sempre stupidaggini».

A questo discorso i ministri si guardarono tutti in faccia; e il presidente dei ministri, senza dire nulla, mandò una circolare segreta a tutti i prefetti.

I prefetti comunicarono questa circolare a tutti i sindaci.

Ecco che un giorno destinato, in ogni città o villaggio, ogni sindaco, d'accordo con le autorità politiche e militari, riuni i cittadini in piazza, circondandoli di libri, carabinieri, soldati, cannoni, cavalleria, e fece questo discorso: «Miei cari figli, una nuova idea del vostro padrone è intesa la vostra volontà, ed è soddisfatto di voi: in breve presenterà alla Camera un progetto di legge, per risolvere la questione sociale mediante la abolizione della proprietà. Detto ciò, le musiche intonarono la marcia reale».

I cittadini, che si aspettavano l'abolizione della proprietà, a sentire questa notizia, restarono di sasso, e... ma guardando le bocche di cannone e le bayonette, cambiarono opinione, e ritornarono ognuno a casa, brontolando:

«Chi pensa pi si fessò»

G. COSTA.

PRO MEMORIA

Una rivoluzione che si ferma e vacilla, è una rivoluzione perduta.

Contro un'oppressione, qualsiasi atto di ribellione è un diritto.

È dal sangue che sorgerà la vita nuova.

MARAT.